

XYZ. La revue de la nouvelle

Le Blue Mykonos

Charlotte Gingras



Numéro 31, automne 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3749ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gingras, C. (1992). *Le Blue Mykonos*. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (31), 8–12.

LE BLUE MYKONOS

CHARLOTTE GINGRAS

Deuxième prix du Concours de nouvelles d'XYZ 1992

1

Elle entre du côté de la ruelle, par la porte des fournisseurs. Elle se dépêche de se changer, là, au fond, à côté des caisses de bière empilées. Elle enlève son jean et enfle la mini-jupe noire par-dessus les bas-culottes; elle porte déjà sa blouse blanche, impeccable. Le plongeur lave le plancher, il lui jette un coup d'œil en traînant sa vadrouille près du recoin. Au mur, le nouvel horaire est affiché: elle voit son nom inscrit pour la fermeture.

Avant d'entrer en salle, elle vérifie son visage dans le miroir des toilettes; elle remarque que sa boucle noire, bien serrée autour du col, est croche. Elle la redresse d'un geste sec et masse rapidement ses joues à la hauteur des mâchoires. Elle vérifie la présence rassurante de son tire-bouchon dans sa poche. En passant près de la caisse, elle dit bonjour à George. George le Grec, le patron du *Blue Mykonos*. George ne répond pas.

Elle prend un nouveau carnet de factures, puis s'assoit à la table des serveuses, elle écrit la date sur chaque page. Les autres filles arrivent, toutes ensemble, et se servent un café en bavardant. Pour le café, George ne rouspète jamais; elles prennent autant de carburant qu'elles veulent. Elles fument aussi, avant que les clients ne commencent à entrer, et même pendant le service, elles iront vite tirer une bouffée, en cachette, à côté des caisses de bière.

Ginette se relève presque tout de suite, elle ne fume pas, elle ne boit pas de café non plus. Elle se dirige près des fenêtres, c'est son tour aujourd'hui, la section la plus achalandée et la plus

éloignée de la cuisine. Elle passe un torchon sur les tables et pose les napperons dentelés, puis les ustensiles et les verres qu'elle a d'abord essuyés méticuleusement. Sur la console, elle vérifie que ses outils de travail sont bien en place: la cafetière, les ustensiles de rechange dans leur bac, les serviettes. Le regard de George la suit. Toutes les autres filles font pareil, maintenant, chacune dans sa section. George est comme un phare dressé au milieu de son fief.

Elle voit que ses premiers clients s'assoient à la table 2, près des fenêtres. Ginette s'approche des quatre hommes assis, elle n'oublie pas de sourire, elle dit *bonsoir, vous désirez un apéritif?* Avant d'aller au bar, elle passe la porte battante qui mène à la cuisine et met les petits pains au four tout de suite. Elle a tendance à oublier de faire chauffer les pains, elle se doit d'être vigilante, et puis les clients ont l'air pressés. Elle salue le cuisinier, il ne faut jamais oublier ces détails: saluer George, saluer le chef, son cousin. Ils ne sont pas tenus de répondre.

George lui donne les bières et le vin, le bar est adjacent à la caisse. Pour chaque consommation, les filles doivent écrire un bon de commande. *Une demi-bouteille de Mommessin, une Molson, une Bleue*, dit Ginette, elle griffonne 1 / 2 MOM, 1 M, 1 B, GIN sur le bout de papier rose que George épingle ensuite sur le pique-notes à côté de la caisse. En fin de soirée, il vérifiera attentivement les papiers roses et les factures: ils devront concorder.

À la table 2, Ginette ouvre la bouteille de vin. De tous les gestes de serveuse, c'est celui qu'elle préfère. Un coup de canif pour enlever le papier métallique, une torsion du poignet pour enfoncer le tire-bouchon, une dernière torsion pour le levier qu'elle relève d'une seule poussée. Elle ne casse jamais ses bouchons, même quand ils sont secs.

Elle retourne à la cuisine déjà surchauffée. Dans le four, il n'y a plus que trois pains ronds et chauds. Le chef est en train de mâchonner l'autre, il la regarde en mastiquant. *Merde* dit Ginette entre ses dents, elle le dévisage en disant cela, puis elle remet un autre pain dans le four. Elle passe sa commande: deux spéciaux, une moussaka, une entrecôte saignante. *Excuse-toi* crache le chef,

de l'autre côté du comptoir en acier inoxydable, la bouche pleine. Elle ne répond pas. L'aide-cuisinier et le plongeur, plus loin derrière, font semblant qu'il ne se passe rien. Ginette tourne les talons.

Lorsqu'elle repasse la porte battante, elle voit que sa section s'est remplie d'un coup. Elle fait le tour des apéros, elle retourne au bar griffonner ses papiers roses. Les autres filles commencent à courir aussi du bar aux tables et des tables à la cuisine, avec leurs jupes courtes et moulées sur les fesses. Les clients apprécient.

Dans la cuisine, le bruit est assourdissant, les voix pointues des femmes crient les commandes. Dans le coin des serveuses, on se bouscule autour des paniers à pain et du chaudron de soupe. Les talons aiguilles claquent sur le dallage. Ginette porte des talons plats: un jour, elle a dit à George qu'elle n'arrivait pas à faire le service autrement qu'avec des talons plats. Le chef et son assistant jettent les assiettes avec fracas sur les tablettes chauffantes devant eux; à côté de chaque commande, ils glissent un billet gras avec le numéro de la table. La vapeur s'échappe de la plonge, plus loin.

De l'autre côté de la porte battante, George a mis la musique de fond discrète; le tapis étouffe les sons, les clients mangent, boivent et parlent dans un monde parallèle peuplé de cliquetis, de froissements et de lumière diffuse.

Près des fenêtres, les quatre hommes s'impatientent. Ils ont mangé la soupe et tout le pain, ils sont affamés, ils ont une réunion dans dix minutes, *alors quoi mademoiselle ça vient?*

Ginette retourne dans la cuisine. Elle crie, comme les autres, *la 2 elle est prête?* Le chef est ruisselant de sueur au-dessus des grillades, il prend quand même le temps de lui jeter un coup d'œil. *Excuse-toi*, chuchote-t-il, elle peut le lire sur ses lèvres dans le bruit de métal qu'on heurte autour d'eux. Son assistant ne peut s'empêcher de ricaner. Ginette comprend que les filles savent maintenant. Elles ne lui adresseront pas la parole, elles ne se mêleront de rien.

Dans l'atmosphère feutrée de la salle, toute la section d'en avant est en attente de ses plats, et ses vingt clients la regardent

méchamment comme des enfants avides, sauf le couple d'amoureux qui s'aiment: pour ceux-là, de toute façon, il sera difficile de déposer les assiettes entre leurs mains entrecroisées.

Du bar, George la dévisage en pointant les tables près des fenêtres. Ses yeux sont durs. Ginette se fige à côté de la console, elle regarde dehors, elle voit tout en gris, les passants, les autos, les arbres, tout. *Il n'y a personne* dit-elle à voix haute, elle s'échappe, *il n'y a personne pour m'aider*. Alors, elle pense que c'en est assez.

Elle repasse la porte battante, traverse le territoire des serveuses, marche au-delà du comptoir et des réchauds. Elle se plante devant l'homme et parle très bas et très distinctement: *chien sale donne-moi mes plats*. Elle s'agrippe au tire-bouchon dans sa poche.

Elle n'a pas vu que George est entré derrière elle, il se met à aboyer en grec, il est dans tous ses états. Le chef lui répond sur le même ton en désignant Ginette avec le doigt, les employés écoutent sans comprendre.

Et puis tout d'un coup, l'adrénaline chute, le chef acquiesce, chacun retourne à ses affaires. George dit doucement à Ginette *il va te les sortir tes commandes*.

2

En salle, la soirée s'achève et tout roule sur du velours. Les derniers clients boivent leur café, ils s'appêtent à payer la facture. Ginette s'affaire à porter les assiettes souillées jusqu'à la plonge pendant que les autres serveuses remontent leur section. En faisant la navette, elle réfléchit à sa théorie du syndrome de l'enfant dans la chaise haute: un client affamé se trouve dans l'impossibilité d'aller chercher lui-même sa nourriture et se conduit comme un jeune enfant qui doit attendre après sa mère. S'il attend trop longtemps, il devient enragé. Ginette pense qu'elle l'a échappé belle finalement. Elle sourit en repensant au chef qui lui sortait ses assiettes si vite que George a dû venir l'aider pour le service aux tables. Ils ont fait une bonne équipe, tous les deux. Le chef vient

de partir, bon débarras. Elle trotte sur ses talons plats, elle est de bonne humeur, toute tranquille à l'intérieur. Quelque chose est disparu, au creux de l'estomac, cette faim qu'elle a, constamment, cette crispation.

Le plongeur part à son tour, les lumières de la salle s'éteignent, Ginette en est à ramasser les miettes autour du four à pain, à empiler les corbeilles, chacune d'elles avec une serviette de papier blanc au fond. Le coin des serveuses étincelle de propreté. Dans tout le restaurant, il ne reste plus qu'eux deux.

George s'est assis à la table des serveuses, il compile les bons de commande. Il a de belles mains. *À demain* dit Ginette en passant, elle a fini de nettoyer jusqu'au moindre interstice, elle aurait envie qu'il lui sourie, ou lui parle peut-être. *Assis-toi*, dit-il, *assis-toi donc, Ginette, je t'offre un cognac.* Dans la restauration, le patron n'offre un cognac à un employé que dans des circonstances exceptionnelles, pour Ginette, c'est la première fois. Elle s'assoit, elle est intimidée. *Écoute, je comprends, tu ne pouvais pas t'excuser sans perdre ton honneur.* Ginette acquiesce, elle n'ajoute pas que le cuisinier cherchait depuis longtemps à l'humilier, c'est inutile, il a compris. Elle se cale sur sa chaise, heureuse, une chatte qui se roule en boule sur le lit du maître. C'est à ce moment que George ajoute *tout de même je dois te congédier.*

Dans le recoin près de la porte des fournisseurs, Ginette jette fébrilement sa jupe, les bas-culottes et la boucle noire qui l'étouffe. La rage l'habite encore. Elle enfle son jean et tire d'un coup sur la fermeture-éclair d'une main agitée, hésitante. Elle ouvre grand la porte, dehors les couleurs l'attendent. Quelque chose manque, pourtant. Elle se détend et sourit: le tire-bouchon, il est resté bien planté dans la main de George.

XYZ